

R É S U M É
de la Littérature Française au XVIII^me Siècle.

Inaugural-Dissertation

der

philosophischen Facultät zu Rostock

zur

Erlangung der Doctorwürde

vorgelegt

von

Theodor Alwin Herrmann

aus Görlitz.

Dresden 1874.

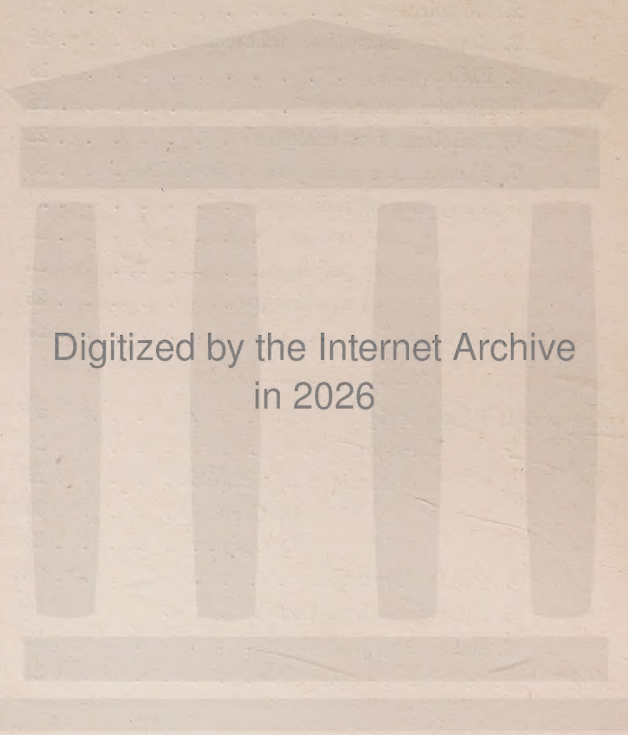
Druck von Hellmuth Henkler.

Table des matières.

(Les chiffres renvoient aux pages du résumé.)

	Pag.
Introduction générale	3
A. Prosateurs. 1. Histoire	7
2. Mémoires	14
3. Romans, Narrations fabuleuses	15
4. Philosophes	19
5. Histoire naturelle	22
6. Philologues et critiques	22
7. Economistes politiques et Socialistes	23
8. Eloquence a) judiciaire	24
b) sacrée	25
c) politique	26
d) académique	26
9. Lettres	27
B. Poètes. . . 1. Poésie lyrique	27
2. épique	29
3. dramatique a) Tragédie	29
b) Comédie	31
c) Opéra	32
4. Poésie didactique	33
5. Epîtres, Satires, Contes	34
6. Poésie fugitive	35
Conclusion	35





Digitized by the Internet Archive
in 2026

Introduction générale.

Le dix-huitième siècle de la littérature française est fameux par le grand nombre de ses hommes illustres et par la téméraire émancipation des esprits qui, insurgés contre de graves abus, renversèrent l'édifice social au lieu de le réparer. — L'autorité avait perdu sa considération et une partie de sa puissance; la religion avait cessé d'être un frein universel; le doute avait commencé à détruire les persuasions; les lumières, l'habitude de réfléchir, s'étaient plus généralement répandues; les jugements sur toutes choses étaient conséquemment, devenus plus faciles à porter; mais ils avaient dû perdre aussi la gravité et la retenue; chaque homme avait appris à attacher plus d'importance à sa personne, à son opinion et à se moins soucier des idées reçues.

Ce siècle a accompli ses destinées philosophiques et littéraires entre les dernières années du règne de Louis XIV et l'explosion de la révolution française, mais il n'a pris son caractère définitif de siècle de Voltaire et de l'Encyclopédie que dès la popularité des „Lettres philosophiques sur les Anglais“. Les vingt-cinq années qui précèdent, n'en sont que des préliminaires. Voltaire et Montesquieu avaient hautement recommandé et mis en vogue la constitution de ce pays. Les écrivains, les avocats, tous les hommes d'études trouvaient dans le bruit qui leur venait des grands débats parlementaires un souvenir de la liberté antique et la perspective d'une nouvelle gloire. —

Trois autorités sont niées ou ébranlées, les anciens, la religion, les institutions sociales. — L'oeuvre de la littérature française de ce siècle semble d'abord purement subversive.

La corruption descendait de haut; le Régent mettait beaucoup d'esprit aux services des plus mauvaises passions;

cependant de ce désordre se dégage un culte passionné de l'intelligence et du savoir, honorés dans leurs représentants même les plus modestes.

L'influence de l'esprit pratique et libéral des Anglais, étudié avec admiration par Montesquieu et par Voltaire, se manifeste dans les oeuvres principales de ces grands écrivains par un scepticisme direct et modéré au début.

Le triomphe de la méthode expérimentale et la révolte des sens longtemps comprimés assurent le crédit d'une philosophie toute sensualiste, qui par une pente rapide, est entraînée à l'Athéisme affichée par Helvétius et par d'Holbach, triste désordre qui explique l'horreur avec laquelle certains esprits associent encore aujourd'hui l'idée de la liberté à celle de l'irréligion et de l'impudeur.

Quand on veut caractériser ce siècle, plein de controverses, de finesses et de rudesse, d'idéalisme, de plus mauvais cynisme, on le résumera en trois hommes : Voltaire, Rousseau et Diderot : Voltaire en personnifiant le rationalisme, Rousseau le côté sentimental et Diderot représentant l'Encyclopédie, cet oeuvre gigantesque de l'application réunie au génie.

On fait graviter autour de ces trois hommes, comme les planètes d'un système autour d'un soleil central, tous les libres génies, tous les hommes philosophiques, qui moins par leur volonté que par les inévitables conclusions de leurs jugements causèrent l'événement le plus cruel et le plus sain en France : la révolution.

Ainsi la révolution qui aurait pu immortaliser ce siècle, avant de se produire dans les faits, éclate dans les idées par le soulèvement de l'opinion contre les traditions reçues.

Cependant la critique, la négation, la ruine de toute autorité est au fond l'âme de Voltaire, et de cette première période dont Voltaire est le représentant et le guide. Mais, lui, tout aristocratique, ne s'adressa qu'à quelques abus, et la réforme qu'il prêche aux rois, est plutôt civile et religieuse que politique. Hors il porte la langue française à toute la perfection d'un modèle, d'un français précis, vif, pressant dans les expressions et dans les tours. La langue

est son esprit, son esprit est l'esprit même de la France du dix-huitième siècle.

En dépit des résistances et des colères du maître Voltaire, les disciples s'acharnent à l'oeuvre de destruction *L'Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert est comme la transition de la philosophie de Voltaire au livre *De l'Esprit*, où Helvétius assimile l'homme et le brute, et au *Système de la nature*, dans lequel d'Holbach nie tous les sentiments généreux, tous les principes supérieurs de l'âme humaine.

Cependant l'excès du matérialisme et de l'impiété provoquent en faveur de l'âme et de Dieu, une réaction dont l'auteur principal fut J. J. Rousseau: mais cette réaction même reste encore fidèle aux inspirations générales du temps; en changeant les armes, il attaque l'Église non plus par la raillerie et l'impudeur, mais au nom du coeur et par le raisonnement, ainsi qu'il se sépare des Encyclopédistes par certaines croyances et par une affiche de moralité plus stricte; il ne se sépare pas moins de Voltaire en ce qu'il vise à une réforme politique profonde par le moyen du peuple et en s'adressant à la logique commune au sentiment universel. L'amour de la simple nature, étendu au monde moral, fait de Rousseau l'avocat de l'instinct contre la loi, du coeur contre le bon sens, du sentiment contre l'autorité. L'exagération de la pensée et du sentiment se traduit dans le style, par l'amour des contrastes, la recherche des antithèses les plus forcées, la poursuite des alliances de mots qui abaissent à plaisir l'idiome aristocratique du grand siècle. De là, au bout du compte, des incorrections, de la déclamation, de l'emphase, à la place de la logique du mouvement et de l'émotion sincère. — L'influence de J. J. Rosseau sur la langue a été peut-être encore plus étendue et plus profonde que celle de Voltaire, parceque même les ennemis ont subi le prestige de son style.

En effet, la gloire la plus pure de J. J. Rosseau est d'avoir appris à tous les artistes français à interpréter la nature, parce qu'il leur apprit à la voir, à la comprendre, à l'aimer; ainsi l'apôtre de la religion du sentiment en créait la langue, riche, variée, éloquente, passionnée.

A peu près après l'année 1778 qui vit la mort de Rousseau, après celle de Voltaire, nous quittons la période spéculative et théorique du dix-huitième siècle. Dans les années qui suivent, les doctrines vont se traduire en faits.

Ce n'est plus la philosophie, c'est la politique dont il s'agit.

Quant à la langue et au style des écrivains de cette période, le don d'écrire semble alors n'avoir plus été qu'un moyen de remuer la société; on se hâtait, et les formes étaient négligées, l'art ne s'employait que comme une arme au service des passions anarchiques. De là sans doute l'abaissement de la littérature dans un siècle où tant de sublimes intelligences semblaient devoir la soutenir sur une hauteur considérable. Abandonnant les nobles fictions pour de tristes réalités, les poètes les mieux loués n'atteignirent que le second rang.

Le dix-huitième siècle, dans ses attaques contre tout ce qui était, n'avait respecté qu'une chose, la langue et la littérature; il employait encore avec un singulier scrupule les formes classiques et traditionnelles.

Résumé spécial d'après les genres de la littérature.

A. Prosateurs.

I. Histoire.

Il n'y a pas de doute que Montesquieu mérite la première place entre les historiens de ce siècle.

Charles Secondat, Baron de la Brède et de Montesquieu
18. 1. 1689 — 10. 2. 1755.

Studieux et profond observateur, écrivain plus nerveux et plus serré qu'abondant, il était aussi calme que Voltaire brillant. Plus généralisateur de faits que d'idées, quoiqu'il eût parfois de grandes échappées sur le monde intelligible, plus politique que métaphysicien, et cependant, plus métaphysicien que ses contemporains, il avait le goût de l'histoire pour elle-même, pour en formuler les résultats „a posteriori“, et non pour y chercher les preuves d'un thème tout fait; cachet qui lui fut particulier au dix-huitième siècle. Dans l'histoire, il s'attachait surtout aux lois, expression du génie des peuples.

A l'âge de trente deux ans il publia les

Lettres persanes.

Dans ce livre, si fort, si léger en apparence, d'une gaîté habile et profondément calculée, il a montré, comment les doux, au besoin, sont terribles, les timides hardis. C'est un esprit serein, mondain et pacifique qui fait en se jouant voler, briller la glaive, accomplit en riant la radicale exécution, l'extermination du passé. (Michelet, H. de Fr. XV. 431.)

Le tout est une vraie satire contre l'injustice polygamique, le dur veuvage où elle tient la femme. Même la polygamie chrétienne, il la flétrit très-âprement dans la lettre sur l'Homme aux bonnes fortunes. —

Montesquieu a mis dans les lettres persanes toute la fleur et aussi toutes les richesses de son esprit. Nous n'avons guère dans la littérature franç: de livre plus spirituel, et on voit de plus que ce livre n'a pu être écrit que par un homme de génie. —

Après avoir fait plusieurs voyages en Italie, en Angleterre et en Suisse, il publia (1734) ses

Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

C'est un chef-d'oeuvre de composition et de style, écrit dans une langue nouvelle par le rajeunissement et la concision des formes, par la saillie originale des locutions.

Il y montre une analyse aussi froide que profonde et surtout des études merveilleuses.

La manière de traiter l'histoire comme c'est fait par M: était une nouveauté. Il a précisé Machiavelli et Bossuet, dont il fut l'imitateur spirituel, par une analyse plus fine; il les a continués et développés par une étude plus exacte des faits et des lois.

En 1741 parut son livre

L'Esprit des Lois.

C'est un mouvement de science et de génie, où les formes sociales adoptées par tous les peuples se trouvent analysées avec une netteté qui permet non-seulement d'en apprécier l'ensemble mais aussi d'en saisir les rapports.

Celui qui étudie M: est comme effrayé de la variété des aperçus, de l'immense force de réflexion et de concentration qu'a exigée une telle entreprise. (Henri Martin XVII p. 670.)

La manière de ces trois ouvrages ne diffère pas autant qu'on le croirait; le fond des idées diffère encore moins! Le livre *sur les Romains* est celui où l'auteur se contient le plus; il est maître de lui d'un bout à l'autre; il a le ton ferme, élevé, simple et tout à la hauteur de la majesté du

peuple-roi. Dans *l'esprit des lois* il a souvent mêlé, on ne sait comment, l'épigramme à la grandeur. Dans les *lettres persanes* M., jeune, s'ébat et se joue; mais le sérieux se retrouve dans son jeu; la plupart de ses idées s'y voient en germe, ou mieux qu'en germe, et déjà développées; il est plus indiscret que plus tard, voilà tout; et c'est en ce sens principalement qu'il est moins mûr.

Gabriel Bonnot de Mably (14. 3. 1709 23. 4. 1785).

Esprit rude et austère, il mit une sorte de stoïcisme dans ses opinions morales et politiques.

L'esprit général de ses écrits est d'une étrange fausseté, qui se compose de maximes puisées dans l'antiquité grecque et romaine, et qui, établissant des parallèles entre sociétés qui n'ont aucuns rapports, arrive à des conclusions dépourvues de sens.

C'est lui qui a jeté sur le sol les premiers arguments du communisme.

En 1748 il publia

Le droit public de l'Europe, fondé sur les traités, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours.

Écrit pour les hommes d'Etat, et même pour les simples citoyens, il fut admis dans tous les cabinets de l'Europe: on l'enseigna publiquement dans les universités d'Angleterre, on le traduit dans toutes les langues, et il plaça son auteur au rang des premiers publicistes de l'Europe!

En 1758 il écrivit un traité *Des droits et des devoirs*, si rigoureux, si original, si prophétique, que, publié après la mort de l'auteur, en pleine révolution (1789), il eut l'air d'un livre de circonstance.

C'est dans la *Législation*, publiée en 1776, que Mably réunit l'ensemble de sa théorie: il reste un des chefs les plus éminents de l'école politique et sociale qui cherche l'unité et l'égalité à tout prix.

Mably ne fut moins célèbre par les

Observations sur l'histoire de France (1749)

où il prit résolûment parti pour les républiques anciennes et contre les institutions et les moeurs des temps modernes. (1763) *Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique.*

C'est le meilleur livre de Mably; celui où la diction a le plus de pureté, et le seul à la lecture duquel on trouve un certain charme.

Voltaire, François Marie Arouet, né à Châtenai en Poitou, le 20 février 1694, était fils d'un ancien notaire et prit le nom de Voltaire, à son entrée dans le monde, pour se distinguer de son frère aîné.

Ses oeuvres historiques sont :

Charles XII, Siècle de Louis XIV, Siècle de Louis XV, Essai sur l'histoire générale, Histoire du Parlement, Histoire de Pierre le Grand.

Voltaire, comme nous l'avons déjà remarqué dans l'introduction générale, c'est le XVIII^{me}. siècle personnifié.

Jusque dans les écarts de son génie se réfléchissent, les impressions contemporaines; jamais ne fut accord plus sympathique!

Génie essentiellement agissant et polémique, ayant peu d'intérieur avec une immense surface, il repoussait le profond comme l'obscur, l'abstrait comme le subtil, et s'écartait avec une répugnance instinctive de toute chose mystérieuse.

En offrant une opposition radicale avec le père de la philosophie moderne, avec Descartes, ce fut par cette opposition même, principe de son insuffisance, mais aussi de sa force, que Voltaire devint le roi de son siècle.

Chez lui, la passion tenait autant de place que l'esprit.

Quant à ses écrits historiques on peut dire qu'il traita l'histoire en philosophe.

Dans *Charles XII* il se montre le narrateur le plus habile qui ait jamais glissé sans effort sur une longue suite d'événements divers.

Dans le *siècle de Louis XIV*, aussi ne fait-il que glisser, sans descendre beaucoup au-dessous de la surface; et s'il juge les hommes, il n'embrasse pas le mouvement!

Dans ses ouvrages: *Siècle de Louis XV* et *Histoire du Parlement* il est injuste et léger, très-flatteur, spécialement pour Richelieu.

Son titre capital est

L'essai sur les moeurs et l'esprit des nations.

C'est un livre immense et décisif, plein de vie et d'initiative: il ne fut jamais plus haut.

La grandeur du plan, la liberté de l'exécution, le libre jugement porté sur toutes institutions et sur toutes personnes, livrent un monde nouveau à l'esprit humain. Dans cet oeuvre, l'histoire est autre chose que les annales des rois, des cours, des guerres et des traités, comme cela se trouve chez ses précurseurs. —

Charles Rollin (30. 1. 1661 — 14. 9. 1741),
est l'auteur (1738) de

L'histoire romaine,

continué, mais pas rendue plus parfaite par Crevier et Millot, livre, qui popularise la connaissance de l'histoire ancienne, non sans mériter la haute renommée, qu'elle a eu dans ses jours.

En 1726 il publia un

Traité des études,

qui, suivant le jugement porté par Villemain, est un monument de raison et de goût, livre l'un des mieux écrits dans la langue française, après les livres de génie.

J. J. Barthélémy (20. 1. 1716 — 30. 4. 1795),
est un savant des plus graves qui, dans son

Voyage du jeune Anacharsis

sut dessiner d'un crayon pur et doux la Grèce historique.

C'est un ouvrage capital qui acquit à B: une réputation européenne. Il retraça à nos yeux le tableau fidèle et animé de l'histoire, des opinions, des moeurs, des sciences de la métropole grecque.

Ontre cet ouvrage il a publié un grand nombre de notices et de dissertations sur divers sujets d'archéologie.

Duclos (12. 2. 1704 — 26. 3. 1772)

historien, n'est qu'un abrégiateur; c'est un homme sensé, expéditif et concis; il a de la vigueur naturelle et de la fermeté sans profondeur. — —

Ainsi l'insuffisance des hommes du XVIII^{me} siècle à saisir le sens des scènes historiques, éclate surtout dans

L'histoire de Louis XI. —

Duclos, quoique écrivain d'esprit et de talent, ne vit que la surface et resta froid, il ne donna qu'une analyse

exacte mais sèche, impartiale mais indifférente et si étroite qu'elle ne laisse percer nulle part la vie et la réalité.

Raynal (12. 4. 1713 — 6. 3. 1793)!

a eu au dernier siècle une éclatante célébrité. D'aveugles admirateurs n'ont point hésité de l'appeler un grand homme, mais à tort! Il surpassa Voltaire lui-même par sa vanité ambitieuse.

En 1770 parut sous son nom

L'histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes.

Cet ouvrage a beaucoup de graves défauts de fond et de forme: l'insuffisance de renseignements vrais et judicieux est manifeste dans beaucoup de chapîtres. Il prodigue pêle-mêle les mouvements oratoires, les formes dramatiques, les déclamations emphatiques et pédantes.

On doit reconnaître néanmoins qu'on y trouve aussi de belles pages, des renseignements instructifs, des chapîtres d'un grand mérite! Mais, sont-ils dus à la plume de l'Abbé R.? Vingt autres écrivains ont fourni des morceaux ou des chapîtres entiers, et les principaux noms d'entre eux méritent d'être nommés: ce sont d'Holbach, Naigeon, Guibert, Lévêque, Thomas, Dubreuil etc.

L'abbé R: n'eut guère qu'à arranger!

Ce ne serait pas donner un résumé complet ou du moins suffisant que d'oublier les oeuvres d'un Allemand, qui préféra à écrire en français tandis qu'il pensa et travailla, jugea et agit en Allemand,

Frédéric II., le Grand, Roi de Prusse.

Voici ses oeuvres historiques principales, dont parurent

en 1775 *Histoire de mon temps;*

Histoire de la guerre de Sept Ans;

1775—79 *Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la fin du partage de la Pologne.*

Considéré comme écrivain, le royal auteur provoque quelquefois la censure, mais pour être complètement juste envers lui, on doit toujours se rappeler que Fr: II ne composait point dans sa langue nationale, et que ses travaux n'étaient qu'un délassement. Comme penseur et homme

d'État, il excite très-souvent l'admiration. Une foule de pages portent l'empreinte d'un esprit original, d'un génie supérieur.

Michelet XVI 241 dit de lui :

C'est un grand écrivain, excellent prosateur, net, simple, mâle, d'étonnant sérieux, qui, même en face de Voltaire, se soutient avec dignité. Il fut le caractère le plus complet du XVIII^{me} siècle, ayant seul réuni à la force l'idée.

C'est l'histoire politique et militaire du XVIII^{me} siècle durant quarante années (1740—1780) que Fr. l. Gr. avait à peindre, et nul historien ne parviendra à en présenter un tableau plus lumineux, mieux composé et plus vrai; nous n'ajouterons pas plus impartial et plus moral.

En poésie écolier, jusqu'à la fin, des maîtres sur lesquels il s'était formé, il se donnait la tâche d'imiter tantôt l'un, tantôt l'autre, il écrivait des épîtres, selon le cas, dans le goût de Boileau, de Voltaire, ou dans celui de Gresset et de J. B. Rousseau. — —

Du reste des historiens de ce siècle, je me contenterai de nommer encore

Hérault de Sechelles (1760—1794)

qui avait consacré à la littérature le temps que ses fonctions judiciaires ou politiques n'avaient pas absorbé;

Crevier, qui continua l'histoire romaine de Rollin; puis, **Lebeau**, le successeur de Crevier dans l'exécution de la même entreprise. Nous n'oublierons pas

Millot, auteur des *Eléments d'histoire*, dont le style est convenable, quoique déparé souvent par la trivialité des réflexions, mais dont l'auteur est animé de l'amour de la vérité, racontant froidement et avec sécheresse. Il nous reste enfin à mentionner

L'Anarchie de la Pologne, livre écrit par **Rulhière**, qui fonda sur le succès de cet ouvrage une réputation durable. Le plan qu'il avait formé est un des plus beaux qu'aucune histoire puisse offrir.

Dans toutes les parties de son ouvrage, il suit la loi qu'il s'était imposée, de remonter aux causes les plus éloignées, de répandre dans son récit tout ce qui pouvait ou en augmenter l'intérêt, ou y jeter de nouvelles lumières.

Si nous citons encore **G. H. Gaillard**, ce n'est que parce que ses ouvrages annoncent une grande passion pour la vérité et beaucoup de patience et de sagacité pour la démêler. — — —

2. Mémoires.

Louis de Rouvroy, Duc de St. Simon

(15. 1. 1675 — 2. 3. 1755)

a donné à la noblesse française en sa propre personne le plus grand écrivain qu'elle ait jamais porté.

Ses *Mémoires* sont l'oeuvre principale de sa vie et l'expression la plus fidèle de son caractère.

La première partie est plus riche de digressions et d'histoires particulières; la seconde plus exclusivement consacrée à l'histoire politique est pleine d'observations où se montrent la maturité et l'expérience.

Le style n'est pas à être loué si fortement. Le dédain et l'oubli de la Grammaire se montre à toutes les pages de son ouvrage, et l'on peut bien soutenir le jugement de lui-même, c'est celui d'accusation de la négligence, de la diffusion et de l'obscurité.

La langue de St. Simon, en effet, a été tout entière créée par lui. Il détourne les mots de leur acception ordinaire et il en invente souvent sans y réussir.

La vigueur et l'ampleur sont les deux qualités dominantes de son style. Si ce style est merveilleux et cette oeuvre incomparable, c'est qu'ils révèlent, avec une vérité qui ne s'était peut-être jamais produite, l'âme humaine au plus haut paroxysme de toutes ses passions.

St. Simon est le personnage principal de son oeuvre, où, à côté de quelques figures charmantes, tournoie la troupe innombrable des fâcheux et des ennemis personnels, colorés par un pinceau assez hardi; c'est enfin l'originalité du peintre qui a fait celle du tableau. —

Des autres auteurs de Mémoires il suffira de donner les noms suivants: La Rochefoucauld, M^r de Lafayette, De Grammont.

3. Romans, Narrations fabuleuses.

Alain René Le Sage (8. 5. 1668 — 17. 11. 1747)

publia outre divers autres ouvrages, dont Turcaret nous occupera au chapitre de la comédie, les deux romans

Gil Blas de Santillane,

Le diable Boîteux.

Jugé rigoureusement par Marmontel, loué et apprécié par Laharpe et Villemain, nous n'avons qu'à constater que „Gil Blas“ a parcouru presque toutes les nations de l'Europe et qu'il a reçu toujours des jugements favorables.

Gil Blas, malgré le costume espagnol et toutes imitations qu'on a pu y relever est un des livres les plus français qu'on ait.

En prose et sous forme de roman, c'est un mérite, une originalité du même genre, que celle de Lafontaine. (St. Beuve: II 273.)

C'est vraiment „une ample comédie à cent actes divers,“ l'image la plus fidèle de l'indifférence habituelle des hommes au vice et à la vertu. Son sangfroid a laissé à Le Sage la liberté de bien voir, la netteté de son regard donne de la précision aux images qu'il trace et la gaité de son humeur ajoute l'agrément à la vérité. —

Jean Jacques Rousseau (1712 — 1778)

a publié deux romans:

Emile et

La nouvelle Héloïse, et en forme de mémoire les „*Confessions*.“

Emile n'avait dû être d'abord qu'un simple mémoire sur l'éducation destiné à une jeune mère qui voulait élever son fils elle-même: ce sujet, fécondé, aggrandi par la pensée de R.: devint une vraie théorie morale de la nature humaine, de la formation et de la vie de l'homme, une immense analyse des développements de l'être humain depuis le berceau jusqu'à l'âge mûr.

Il y réussit plus qu'il n'avait peut-être espéré lui-même.

Le succès de son *Emile* fut un véritable triomphe pour lui dont un remord secret augmentait peut-être la force et la conviction de ses pensées.

Dans la *nouvelle Héloïse* il nous montre la vertu luttant contre l'amour, en nous donnant le résultat des études profondes sur les mouvements du coeur humain.

Une foule de lettres de sa Julie sont des chefs-d'oeuvre d'éloquence, de passion et de profondeur, et les dernières parties sont signalées par une pureté morale, une sagesse de vues et une élévation religieuse, bien nouvelles pour la France du XVIII^{me} siècle.

Avec tous ses défauts, c'est un livre sorti de l'amour et de la douleur. Malgré toute sa rhétorique, ses déclamations d'écolier, c'est ici le vrai Rousseau, comme dans la „Lettre sur les spectacles“, les „Confessions“, les *Rêveries*.“

Quant aux „*Confessions*“, il y aurait témérité à entreprendre de caractériser, quant au point de vue littéraire, l'inconcevable magie de cette création, où R. est à la fois poète et le poème. Personne n'avait jamais écrit, personne n'écrira peut-être jamais de pareils mémoires. — — —

Jacques Henry Bernardin de St. Pierre

(19. 1. 1737 — 21. 1. 1814)

est un des premiers grands peintres de la nature: il est un amant passionné de la vie champêtre, on dirait presque de la vie sauvage, qui a continué l'oeuvre de Rousseau, c'est à dire, à faire sentir et goûter les charmes de la Nature aux Français. Il enrichit l'idiome français d'expressions et d'images que la désuétude fait paraître nouvelles, et qu'un emploi judicieux rajeunit et met en honneur. Dans

Paul et Virginie il joint l'instruction et le pathétique au coloris, en unissant la morale et la sensibilité à la beauté des descriptions. Son petit roman est donc la plus parfaite des pastorales modernes.

Etudes de la Nature 1784 sont le principal ouvrage de B. d. St. P; le livre appartient par son idée dominante à la philosophie morale; la fidélité des peintures, l'épanchement du coeur, une émotion sympathétique conduit quelque fois B. d. St. P. à être moins clair et moins fort au raisonnement.

Jean Pierre Claris de Florian

(16. 3. 1755—13. 9. 1794)

ne fut dans ses ouvrages ni très-élevé, ni très-énergique, ni très-étendu, mais il fut modeste, naturel, sincère, et il se montra gai, vif, fertile, agréable et fin, lorsqu'il osa être tout entier lui-même. (St. Beuve III. 179.)

Dans sa *Galatée* et dans son *Estelle* il sut plaire et toucher par des images douces et pures. Ses romans héroïques ne valaient pas grande chose et quelques passages d'une élégance noble ne suffirent pas pour leur assurer un succès durable.

Il publia en 1792 ses *Fables*, qui ont fondé sa renommée sur un bon titre. Elles tiennent le premier rang après celles de La Fontaine, et le méritent surtout par une sensibilité douce et profonde.

Florian comme tous les écrivains, dans lesquels domine le sentiment, est sujet à l'inégalité. Quelques négligences déparent sa versification ordinairement pure et facile.

Nous reviendrons sur ce point en traitant des poèmes contenant des matières épiques.

Duclos: (voyez l'Histoire)

Les romans de D. sont pleines d'indélicatesses et de sensibilité. En voulant parler de passion ou de sentiment, il est évident qu'il parle une langue qui n'est pas la sienne.

A défaut des grands mouvements de l'âme humaine Duclos excelle à relever et à constater les manies passagères de l'esprit de la société de son temps.

Dans sa

„*Relation de mon voyage en Italie*“

il y a de bonnes observations sur les hommes, sur les mœurs, sur les gouvernements, et de plus, il s'y montre à chaque pas modéré, sensé, éclairé.

Marmontel (11. 7. 1723—31. 2. 1799)

fut le meilleur élève de Voltaire, un élève laborieux et honnête, qui n'eut ni l'esprit ni la licence du maître. Il était l'auteur de

Bélisaire et des

Incas, dont le second est le meilleur, et qui a des peintures d'une grande richesse, un style brillant, mais

quelquefois déclamatoire, de manière qu'on en soit souvent lassé, de même que par l'abus du coloris poétique.

Il est cependant un excellent conteur dans les récits d'anecdotes qui se présentent sous sa plume dans ses *Mémoires*; excellent peintre pour les portraits de société, sachant et rendant à merveille le monde de son temps, avec une teinte d'optimisme qui n'exclut pas la finesse et qui n'altère pas la ressemblance. Il écrivit cet ouvrage le plus agréable et plus durable de tous dans sa retraite dernière au hameau d'Abloville. —

Antoine Francois Prévost d'Exiles

(1. 4. 1697—23. 11. 1763)

débuta 1728 par

Les Mémoires d'un homme de qualité.

Conçue dans une heure de découragement, écrite au milieu d'un cloître, achevée dans l'exil, cette oeuvre inégale et bizarre dut le grand succès qu'elle obtint à la passion qui y déborde plutôt qu'au mérite de la fable ou du style.

En 1737 il publia

L'histoire de Manon Lescaut.

Ce livre avec tous ses étranges aveux et avec l'espèce de moeurs si particulière, qu'il présente, ne plaît tant que par le naturel parfait et l'air d'extrême vérité.

Homme bon, entraînant, fragile, coeur tendre, talent naturel, langue excellente, inventeur invraisemblable et hasardeux, qui sût être une fois, comme par miracle, le copiste inimitable de la passion, tel fut l'Abbé Prévost (St. Beuve IX. 110.)

Voltaire.

Le *Candide* de V. n'est qu'une orgie d'imagination, chargée d'indécences et de grosses nudités. C'est une longue et âcre satire, gaité sardonique, qui mord le coeur d'une dent aiguë.

Tels sont à peu près tous les romans de ce monarque des écrivains du XVIII^{me} siècle.

Ils sont les plus légers et, néanmoins, les plus brillants de tous, malgré la gravité des questions qu'il ne craint pas d'y traiter.

Les romans de

Claude Prosper de Crébillon (14. 2. 1707—12. 4. 1777), surpassent ceux de Voltaire par la licence, mais ils sont beaucoup inférieurs à ceux de V. à défaut de fond et de style pure.

Enfin les ouvrages de C. sont le type de cette littérature qui produisit les contes de l'Abbé Voisenon, les romans de Sonnet etc.

Ils réfléchissent dans leurs pages l'esprit faux, convenu de l'époque; ils manquent, comment elle, de largeur, d'élévation de sens moral. Crébillon lui-même avait de l'esprit; de l'imagination; il y joignait parfois de la grâce, de la finesse, même des qualités réelles d'observateur.

De ses imitateurs il suffira de nommer le méchant romancier **Dorat**.

4. Philosophes.

Avant tout nous parlerons d'un vaste monument d'esprit, où la science de ce siècle devait se réfléchir toute entière, mais qui n'acheva pas ce qu'il avait promis d'une voix assez haute.

Dans un séjour de trois mois à Vincennes — *la lettre sur les aveugles* (1749) l'y avait fait mettre — Diderot mûrit le grand plan d'une association universelle des gens de lettres, concentrant leurs travaux dans un Dictionnaire qui contiendrait la science humaine.

Helvétius, D'Alembert, Diderot, Raynal, Grimm, Buffon, Rousseau, Marmontel, beaucoup d'autres, trouvèrent dans le salon du baron d'Holbach un centre où ils purent mettre en commun et fortifier ce vaste système d'opposition aux traditions du passé, qu'ils développèrent dans leurs ouvrages et concentrèrent dans

l'Encyclopédie: —

La rédaction était dans les mains de Diderot, de même que les articles sur les arts et sur les professions; D'Alembert y contribua une introduction éclatante à la fois et brillante, puis il se montra dans une foule d'articles insérés vrai génie de géomètre et doué du coup d'oeil d'un philosophe.

Il surpasserait cependant les limites d'un résumé que nommer ici tous les articles et tous les auteurs qui contribuèrent à exécuter ce plan immense.

Voyons plutôt quels sont les philosophes qui se sont rendus célèbres dans ce siècle du matérialisme.

L'Abbé Etienne B. de Condillac (1715—1780), est avant tout un psychologue et un physicien. Ses doctrines s'étendent à la philosophie toute entière.

En adoptant le système de Locke, il a cherché à analyser les facultés de l'âme et à reconnaître leur bien et leur ordre; il simplifia le système de L.: et ce fut la réflexion qu'il supprima comme force efficiente.

Pour lui la sensation resta le seul élément de toute connaissance.

Il devint donc le père de la philosophie française au XVIII^{me} siècle et le chef de cette école qui compta dans ses rangs Bonnet, Garat etc.

Son vaste „*Cours d'Etudes*“ à l'usage du jeune prince de Parma atteste l'étendue de son savoir. Ses oeuvres les plus importantes sont

Grammaire, Traité des Sensations, Traité des Systèmes, et La Langue des Calculs.

Quant à **Voltaire** nous ne mentionnerons que ses

Lettres philosophiques (sur les Anglais).

Cet ouvrage est un résumé des pensées qu'il développe dans le cours d'une longue vie; c'est le programme des réformes qu'avait à poursuivre son siècle. Aussi nommons-nous son

Dictionnaire philosophique.

J. J. Rousseau détermina dans son *Contrat social* mieux qu'on ne l'avait encore fait, les grandes conditions de justice sur lesquelles la civilisation repose, et il montra lui-même que l'harmonie morale était la loi de cette société dont jusqu' alors il avait paru l'ennemi.

Si *L'Encyclopédie* fut l'oeuvre sociale de

Diderot, c'est dans ses

Pensées philosophiques, c'est dans *L'Interprétation de la nature* et dans sa *Lettre sur les Aveugles*

qu'il expose ses idées sur la substance, la cause et l'origine des choses.

Il y établit l'unité de la substance et part de là pour poser des hypothèses que la science moderne est en train de réaliser.

Jean Louis Leclerc Comte de Buffon (1707 – 1788), est le dernier disparu des quatre grands hommes du XVIII^{me} siècle et celui qui ferma pour ainsi dire le siècle le jour de sa mort (16. 4. 1788).

Le génie de B. participa du poète autant que du philosophe; il confond et réunit les deux caractères en lui, comme cela s'était vu aux époques primitives de la race humaine.

C'est dans l'histoire naturelle qu'est fondé son mérite principal.

D'Alembert qui est l'auteur du discours préliminaire de l'Encyclopédie, y montre du génie, un style clair, noble, énergique, mais il brille surtout dans les mathématiques appliquées à la théorie des sciences physiques, de l'astronomie, de la mécanique, de la physique générale.

Claude Adrien Helvétius (1715—1771), est un raisonneur souvent aventureux, parfois cependant fin et subtil.

Partant d'une idée fondamentale, tout à fait fausse, il veut briller: c'est l'ambition et la vanité qui lui ont fait composer son *Livre de l'esprit*, dont le titre est mal justifié.

Julien de la Mettrie (1709—1751)

qui niait toute morale, toute conscience, toute distinction du bien et du mal, et qui faisait du monde un ensemble éternel de mouvements sans moteur et de l'homme une machine sensitive, doit sa célébrité triste plus aux circonstances qu'à un mérite réel.

Le Système de la Nature, écrit par

Paul Henry Thiry d'Holbach (1723--1789), a exercé une pernicieuse influence.

Répandu parmi les classes populaires, il a contribué plus que tous les ouvrages philosophiques de ce siècle à pervertir les sentiments moraux et à désavouer les principes religieux.

Citons encore le moraliste

Vauvenargues (1715—1747),

qui se distingue par le sens du vrai, par le sens moral et par son utilité pratique, mais qui dans ses écrits montre bien l'insuffisance de ces études méthaphysiques.

5. Histoire Naturelle.

Le naturaliste par excellence c'est

Buffon,

dont le premier titre à la reconnaissance de la postérité est d'avoir le premier popularisé l'histoire naturelle par la magie du style.

Après dix ans de travaux préliminaires, dans lesquels il s'était adjoint **Daubenton** pour la partie descriptive et anatomique, il publia en 1749 les trois premiers volumes de son *Histoire naturelle*.

Après Daubenton, qui, à un certain moment, se retira, Mr. Gueneau de Montbelliard particulièrement, puis l'abbé Bexon, l'aiderent pour les oiseaux.

Mais toutes les grandes et principales parties de l'ouvrage sont de Buffon.

Les Époques de la Nature, publié en 1778, en est considéré comme le chef-d'oeuvre.

Le style de Buffon a de la noblesse, de la dignité, une clarté parfaite. Il est élevé, moins par le mouvement et le jet, que par la continuité même dans un ordre toujours sérieux et soutenu. —

Charles Bonnet (13. 3. 1720—20. 7. 1793)

publia un *Essai de Psychologie* (1754) et un *Essai analytique des facultés de l'âme*, monuments élevés à la hardiesse et à la profondeur des conceptions humaines.

Il appartient de l'un côté aux philosophes, de l'autre à cause de sa connaissance de la Nature aux naturalistes théoriques.

6. Philologues et Critiques.

Marmontel (11. 7. 1723—31. 12. 1799),

est au premier rang parmi les bons littérateurs du XVIII^{me} siècle; il mérite autant et peut-être plus que La Harpe le

titre du premier élève de Voltaire dans tous les genres. Dans les

Eléments de Littérature, M: d'après la critique de M. de Barante, analysa avec discernement et finesse le genre de sentiment qui caractérise les différentes formes dont se revêtent les productions de l'esprit. Ce qui lui manque le plus c'est l'ensemble; sa forme étant celle d'un répertoire rangé par ordre alphabétique.

La Harpe (20. 11. 1739—11. 2. 1803).

Ce n'est pas un critique curieux et studieusement investigateur que La Harpe, c'est un professeur pur, lucide, animé.

Il a l'élégance facile, celle qui jusqu' à un certain point s'enseigne; il n'a pas l'élégance exquise et suprême. Son

Cours de littérature ancienne et moderne

conserve encore une grande célébrité, sans saisir aussi bien que Marmontel le côté théorique des questions littéraires. Ce livre inégal renferme cependant des parties admirables.

Il est le représentant fidèle du goût classique, quand il juge de la littérature de ses jours. Mais il est exclusif dans ses idées de perfection.

Charles de Brosses (17. 6. 1709—17. 3. 1777),

historien et archéologue, entreprit sur le conseil de Buffon une

Histoire des navigations aux terres australes (1756).

En 1777 il fit suivre

L'Histoire du septième siècle de la république romaine.

Ces ouvrages ne sont pas des modèles de style, mais ils lui ont mérité avec raison une place choisie dans la littérature française.

7. Economistes politiques et Socialistes.

L'Abbé de St. Pierre (18. 2. 1658—29. 4. 1743),

a été un mauvais écrivain, mais, si nous constatons que son

Projet de la paix perpétuelle

est l'oeuvre d'un idéaliste plutôt que d'un homme raisonnable et pratique, il n'est que justice que son nom soit placé à côté de ceux dont s'honore le plus l'humanité. —

Anne Robert Jacques Turgot (10. 5. 1727 -- 20. 3. 1781), est beaucoup plus pratique que l'abbé de St. Pierre. Henri Martin (XVIII. 471) juge de lui dans les mots suivants:

„Pour résumer complètement Turgot, il faut rassembler toutes les idées du siècle: sur la tolérance et l'humanité, c'est Voltaire; sur la religion, la morale et l'éducation, c'est Rousseau; sur l'économie politique, c'est Quesnay; sur la liberté, c'est Voltaire, et, avec lui, encore Quesnay; sur la métaphysique, c'est Condillac, avec une tendance supérieure; sur la perfectibilité, c'est plus et mieux que Voltaire et Didérot; c'est la seule sérieuse réponse à Rousseau“.

Quesnay (4. 6. 1694 — 16. 12. 1744), peut bien être appelé fondateur de l'école économique française. Malgré un style obscur et ampoulé, malgré l'aridité que causait naturellement le sujet de son tableau économique (1758), il n'est pas tout sans intérêt, surtout, quand nous considérons, qu'avant lui, il n'y avait pas eu de système ni de calculs dans le sens moderne — —

8. Eloquence.

a) Eloquence judiciaire.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII^{me} siècle que les plaidoyers des avocats trouvaient de l'écho dans la foule, qu'ils portaient l'empreinte de l'ambition de l'orateur et l'expression du mouvement social.

Il faut bien commencer ici par

D'Aguesseau (1668 — 1751) unissant dans ses discours la force et l'autorité de la raison au charme de l'imagination et aux richesses de la science.

Grand écrivain et philosophe habile, il se distingue par une noble simplicité du style autant que par la profondeur de ses idées.

Tous ses ouvrages se rapportent à l'instruction et aux devoirs de la magistrature.

Alors nous citerons

Pierre J. B. Gerbier (29. 6. 1725 — 26. 3. 1788), jurisconsulte d'un talent pathétique, qui plaidait, dans ses jours, avec le plus de succès.

Nous ne devons pas oublier non moins les plaidoyers de **Beaumarchais**, dont nous aurons encore à citer les opéras comiques.

Le grand talent de B., qui lui a procuré une place considérable entre les orateurs des cours de justice, c'est d'exposer les faits avec une netteté merveilleuse et de réunir la clarté à l'intérêt: sous ce rapport il peut servir de modèle.

Mais le goût moderne condamnerait sans pitié ce qu'il y a de bas dans sa moquerie et de trivial dans sa manière d'écrire.

b) Eloquence sacrée.

Les orateurs sacrés de ce siècle n'atteignent que rarement à une distinction de talent très-remarquable.

Le premier prédicateur que nous trouvons s'élever de la masse c'est

Bridaine (25. 3. 1701 — 22. 12. 1767).

Simple missionnaire, il avait obtenu le succès le plus glorieux par une simplicité de parole dont tous les critiques ont vanté la puissance.

L'action oratoire de Br. tenait du prodige, et il possédait une intelligence éclatante des effets oratoires. Mais son style est agreste, inégal et heurté et ce n'était que ses images qui saisissaient le coeur, que la nouveauté de l'expression qui faisaient oublier les défauts de sa diction.

Dans les *Sermons* de

L'Abbé Poulle (10. 2. 1703 — 8. 11. 1781), on trouve des morceaux d'un grand effet, quoique d'un goût peu sévère.

A l'âge de soixante-dix ans,

De Boismont écrit un *discours* qui est resté pour lui un titre de gloire bien supérieur à ses

Oraisons funèbres, qui lui cependant avaient acquis une brillante renommée. — —

Jean Siffrein de Maury (26. 6. 1746 — 11. 5. 1817), célèbre prélat, a été un des orateurs les plus célèbres de la France. Pompeux et véhément, d'une éloquence facile, d'une érudition immense, d'une mémoire prodigieuse, il avait toutes les vertus de l'orateur.

L'ouvrage qui lui assigne, comme auteur, le rang le plus honorable est son

Traité sur l'éloquence de la chaire (1777), un des meilleurs livres qui existent sur l'art oratoire. Un goût sûr dicte ses jugements, qui sont les produits de la raison et d'une critique judicieuse.

c) Eloquence politique.

Le comte **Honoré de Mirabeau** (9. 3. 1749 — 2. 4. 1791) s'est rendu célèbre par ses plaidoyers dans son affaire avec sa femme devant le tribunal d'Aix, avant d'entrer dans la vie publique et politique qui devait le dévorer.

Excepté ses immortels *Discours* il n'a laissé aucun ouvrage remarquable. Un mot de Barnave dans ses *memoires* peint à merveille son genie d'éloquence: „Mirabeau fut le Shakespeare de l'éloquence.“

En effet, son style dur, rocailleux, semblable à un fort marteau entre les mains d'un artiste, façonnait les hommes à sa volonté. —

d) Eloquence académique.

Une autre branche de l'art oratoire, l'éloquence académique, prenait une importance inattendue.

Antoine Léonard Thomas (1. 10. 1732 — 17. 9. 1785), fut le type de l'homme de lettres, qui se respecte, qui respecte le public, et qui, suivant la remarque de Villemain „n'a jamais écrit une phrase dont une conscience sévère et délicate puisse s'alarmer.“

Des ouvrages de Thomas, c'est

L'Essai sur les Eloges, qu'on lit le plus au jourd'hui. Son talent y est détendu en nous donnant un modèle de critique honnête et mesurée. De ses Eloges nous avons à nommer particulièrement ceux de *Descartes*, de *Marc Aurèle*, de *Sully*.

L'éloge de Sully et de Decartes visent à l'exactitude historique, comme le prouvent les notes nombreuses qu'il y attacha.

Par son habileté dans la coupe de la phrase et dans sa construction harmonieuse, il peut être appelé le „Flechien du XVIII^{me} siècle!

D'Alembert et **La Harpe** sont aussi au nombre de ceux qui doivent une certaine renommée à l'élaboration d'éloges remarquables. —

9. Lettres.

Charles Albert Démoustier (11. 3. 1760 — 2. 3. 1801), a publié des

Lettres à Emilie sur la Mythologie,

qui sont écrites dans une façon gracieuse, bien que souvent trop prétentieuse. Tous ses ouvrages sont empreints d'une afféterie dont il faut cependant accuser plutôt l'époque à laquelle il écrivait que l'auteur qui a sacrifié au goût du moment.

Nous concluons l'ordre de *Prosateurs* ou célèbres ou du moins remarquables, en nommant **Louis Sébastien Mercier** (6. 6. 1740 — 25. 4. 1814), dont nous citons ici

(1770) *L'an 2440, rêve s'il en fut jamais,*

et (1784) *Tableau de Paris,*

dont la continuation n'appartient plus au siècle de Voltaire.

L'observation, les traits fins y abondent; malgré sa prolixité, il est intéressant et curieux à plus d'un titre. Les moeurs, les contumes, les extravagances, les excès, les abus voilà l'inépuisable sujet que s'était proposé Mercier et qu'il n'a pas laissé inachevé ou mal exécuté!

B. Poètes.

1. Poésie lyrique.

Les odes de **J. B. Rousseau** (6. 4. 1670 — 17. 3. 1741) et en particulier ses *odes sacrées* forment son titre le plus incontestable: il n'a rien laissé de plus parfait que ces dernières et de plus travaillé dans la forme.

Son style, froidement et laborieusement composé, ne forme pas une seule et même frame comme celui des grands écrivains.

Il est un versificateur extrêmement habile et un très-adroit artisan de strophes lyriques.

Louis Racine (6. 11. 1692 — 29. 1. 1763)
fils du plus classique des poètes tragiques de la France, est un poète distingué et un véritable érudit, qui composa des *Odes sacrées*, dont la versification toujours excellente lui sert parfois à exprimer des idées majestueuses.

Il s'élèverait au premier rang, s'il était moins sobre de grandes images. De ses poèmes *La Grâce et la Religion* nous parlerons plus tard. — —

Jean Jacques Lefranc de Pompignan

(10. 8. 1709 — 1. 11. 1784),

a porté dans l'ode une élévation réelle et une harmonie dignes des maîtres de la lyre.

Le XVIII^{me} siècle ne pourrait offrir, après les Psaumes de J. B. Rousseau, rien de mieux dans un genre qui exige le concours de tant de qualités. On trouve dans ses odes de la noblesse, un vers pur et élégant.

Lebrun (11. 8. 1729 — 2. 9. 1807.)

est surnommé le Pindare français, mais de tort, parce qu'il est peut-être égal de Rousseau, mais il ne l'est pas de Malherbe, et surtout il faut bien se garder de le comparer avec Pindare.

Il a très-peu d'odes belles, mais on y rencontre de strophes magnifiques.

Dans la poésie héroïque se distinguent J. B. Rousseau et Laharpe, pendant que Thomas et encore J. B. Rousseau cultivèrent la poésie lyrique de tendance morale. Dans la poésie lyrique et badine, c'est Chaulieu qu'on doit ici rappeler.

Charles Collé (1709 — 3. 11. 1783),

a dû sa renommée à ses

Chansons, plutôt qu'à ses comédies.

Elles sont pleines de verve, d'enjouement et d'originalité! c'est la langue pittoresque et légère des gourmands.

Ses chansons aussi bien que ses vaudevilles sont comme de petites médailles où toute l'époque est frappée.

Charles François Panard (4. 11. 1689 — 13. 6. 1765), est après Collé l'un des plus grands chansonniers que la France ait eus. — —

L'harmonie du rythme, enfin, ainsi que l'éclat des figures et la propriété de langage distinguent les *Cantates* de **J. B. Rousseau**.

2. Epique.

Animé par l'espoir audacieux de doter la France d'une épopée, **Voltaire** avait consacré plusieurs années à l'entreprise de son *Henriade* ! Le plan de la *Henriade* est défectueux sous presque tous les rapports. Il offre un mélange confus de récits et de faits, où manque l'unité de l'action, le grand principe de l'intérêt !

Mais Voltaire savait choisir les caractères ; il nous montre une connaissance profonde des questions historiques et politiques auxquelles se rattachent toutes les parties de son sujet.

Mais, comme le dit Henri Martin, le génie de Voltaire et son temps étaient aussi peu épiques, l'un que l'autre.

On pourra mentionner ici la traduction habile de l'*Enéide* par l'Abbé **Jacques Delille**, ouvrage, non pas sans défauts, mais charmant par sa grâce facile, l'harmonie et le coloris des vers.

Il n'y a pas d'inconvénient que de citer ici le phénomène littéraire de **Gresset** (1709 – 1777), le poème :

Vert-Vert, du genre épique à la fois et comique. Quel que soit le degré de perfection de ce petit poème, il accroît les richesses littéraires de la France, et sera toujours doublement précieux par les qualités du style et par la peinture fidèle d'un ordre de choses, qui ne sont plus.

Il est hors de son époque par sa conduite noble et sincère, il unit à la vivacité de l'esprit les qualités du cœur ; enjoué, malin et même un peu railleur, il ne descendit jamais à la satire, ni à la licence.

3. Dramatique.

a) Tragédie.

Voltaire ! Cet écrivain fameux nous apparaît d'abord comme auteur dramatique ; en effet, il avait fait jouer dès l'âge de vingt-quatre ans son *Oedipe*, et à l'exception de la *Henriade* il ne compose guère avant sa vieillesse d'autre ouvrage important que ses Tragédies.

Dans l'*Oedipe* le poète avait pour modèle le chef-d'oeuvre de Sophocle, et il s'y montra l'interprète plus fidèle que Corneille.

De son *Artémire*, ainsi que de *Marianne*, il n'y a rien à dire. *Brutus* et *Eryphile* ne valent pas beaucoup non plus. Mais en 1732 parut *Zaïre*, et de cette époque date pour Voltaire une suite de triomphes. Dans ce drame, c'est une scène de reconnaissance entre un père-roi, son fils et sa fille *Zaïre*, qui par son ensemble merveilleux mérite et a remporté les louanges les plus hautes.

Mahomet (1742) nous offre un développement de caractères, dont la grandeur et l'originalité font le plus beau titre de la gloire de Voltaire.

Mérope (1743) passant à bon droit pour le chef-d'oeuvre de V., a été perfectionné par V., qui avait pour modèle la tragédie de Maffei, auteur italien.

Sémiramis n'est belle que par la grandeur du caractère de Sémiramis, qui est vraiment dessiné magnifiquement.

Tancrède, donnée en 1758, est la dernière de ses tragédies dont le succès mérite d'être rappelé. — —

Jean François Ducis (22. 8. 1733 — 31. 3. 1816), est un imitateur et traducteur de Shakespeare — *Hamlet* 1769 —, qui a popularisé presque le premier ce grand poète anglais.

Il était un esprit original au milieu de son temps (Villemain), mais il lui a manqué pour monter au premier rang un style plus châtié et l'art de composer un plan.

Personne ne le surpassera cependant dans l'expression des sentiments moraux, nous ne disons pas dans la fidélité envers les idées de son original anglais. — —

Diderot avait conçu l'idée d'une réforme du théâtre, où il voulait qu'on ne représentât que la vie réelle; c'est lui qui a inventé, pour ainsi dire, les comédies larmoyantes ou familières.

(1758) *Le père de famille*, qu'il écrivit à ce point de vue n'offre pas seulement la peinture d'événements domestiques, mais une censure violente des injustices de l'inégalité des rangs de la société.

La Harpe, l'imitateur de D., sans intelligence de l'art antique n'a réussi guère que par sa tragédie *Warwick*.

L'Iphigénie en Tauride de

Guimond de la Touche (17. 10. 1729 — 14. 2. 1760)

est des tragédies du second ordre celle qui présente le plus de beautés originales.

Nommons encore le

Siège de Calais par du Belloy.

Quand Voltaire eut disparu de la double scène, du théâtre et du monde, aucun auteur dramatique de l'époque, si ce n'est Ducis, ne se montra supérieur à

Antoine Martin Lemierre (12. 1. 1723 — 4. 7. 1793), très-supérieur lui-même à La Harpe et à du Belloy par son *Hypermnèstre* (1758), *Guillaume Tell* (1766) et *La Veuve du Malabar* (1770).

b) Comédie.

Dans *Turcaret* (1769 par Le Sage), comédie en prose, l'auteur attaque le règne brutal et cynique de la richesse ignorante.

Le portrait du traitant est tracé de main de maître, et Le Sage y réussit à rappeler quelque fois Molière.

Ph. Héricault Destouches (1680 — 4. 7. 1754), est un peintre inimitable de la naïveté et de la malice des paysans comme des ridicules de la bourgeoisie: il a bien réussi dans le plus difficile des genres, la comédie de caractère.

Dans son *Glorieux* ainsi que dans son *Philosophe marié* il peint les hommes avec vérité.

Gresset donne en 1747 le *Méchant*, comédie de caractère et l'une des meilleures du XVIII^{me} siècle.

Cette pièce attache constamment par la justesse des idées, la grâce d'une raison exquise, la vivacité d'un dialogue, étincelant de vers devenus proverbes. — —

Un mérite littéraire supérieur à celui des meilleurs pièces de Destouches distingue la

Métromanie de **Piron** (9. 7. 1689 — 21. 1. 1773), oeuvre unique qui place son auteur au premier rang parmi les comiques de ce siècle.

La Chaussée est un de ceux qui introduisaient des pièces larmoyantes ou attendrissantes, dont Collé donna un exemple dans son *Dupuis et Desronais*.

Le *Vieux Célibataire* de Colin d'Harleville fait le plus d'honneur au talent de cet auteur, mais il n'est pas libre d'une certaine mollesse qui affaiblit la pensée.

Philippe Fr. M. Fabre d'Eglantine

(28. 12. 1755 — 5. 4. 1794),

écrivit le

Philinte de Molière,

ouvrage du premier ordre, qui est remarquable par la verve du style, un peu rude, et par l'intérêt de l'action. Il n'a pas été jugé avec impartialité, c'est pourquoi La Harpe ne lui donne pas ce qu'il devait bien lui agréer. —

Pierre C. de Chamblain de Marivaux

(4. 2. 1688 — 12. 2. 1713),

développa son talent dans quelques romans de moeurs, mieux que dans ses comédies, qui presque toutes n'offrent que de situations de deux personnes qui s'aiment sans s'en douter, ou sans l'avouer, et qui laissent échapper par tous leurs discours, par tous leurs gestes, ce sentiment ignoré ou méconnu d'eux seuls, mais visible pour ceux qui les observent.

C'est à cause des défauts du style de M.: qu'on a inventé le mot „marivaudage“ pour badinage, espièglerie compassionnée etc. etc.

c) Opéra.

Pierre Augustin C. de Beaumarchais

(24. 1. 1732 — 19. 5. 1799),

eut la satisfaction de voir représenté, malgré beaucoup d'intrigues, en 1754 son

Mariage de Figaro et le

Barbier de Séville,

ouvrages qui inaugurèrent l'opéra comique à la scène française.

En effet, il n'y a pas plus de XVIII^{me} siècle complet sans Beaumarchais, que sans Diderot, Voltaire ou Mirabeau, il en est un des personnages les plus originaux, les plus caractéristiques, les plus révolutionnaires. — — —

A côté de Le Sage, Gentil Bernard, Collé, qui enrichirent la scène française des vaudevilles, il suffira de nommer Panard. — — —

4. Poësie didactique.

Louis Racine écrivit

(1720) *La Grâce*

et (1742) *La Religion*,

poèmes, tous deux dictés par la foi la plus vive.

D'après le jugement de J. B. Rousseau, le poème „*La Religion*“ est un des ouvrages les plus estimables de la langue française.

Doué d'un goût pur, imitant avec scrupule la manière sage et noble des grands maîtres, il ne laisse apercevoir ni faiblesse ni négligence. — —

Lemierre joignit aux lauriers de la scène tragique (p. 31.) les palmes de la poësie didactique par son poème :

La Peinture et par ses

Fastes.

Jean François St. Lambert (26. 12. 1716 — 9. 2. 1803),
publia

Les Saisons.

St. L. ydéploie bien un talent de versification assez brillant, toute fois l'inspiration réelle lui manque.

Que St. Lambert ait quelque fois produit des imitations des poèmes, où Thomson et Lucrèce avaient chanté la nature, c'est à peine un mérite.

Il ne lui reste donc qu'un seul titre, cette distinction de style qui le fit prendre de ses contemporains pour un poète.

L'Abbé Jacques Delille (22. 6. 1738 — 1. 5. 1813), prit rang parmi les poètes par une versification étudiée, employée à la traduction des *Géorgiques* de Virgile, qui sont, en effet, demeurés le chef-d'oeuvre de la traduction en vers. Cependant *Delille* n'aspire pas à s'élever plus haut que St. Lambert dans son poème des *Jardins*, le seul qui appartienne à l'époque dont nous nous occupons.

En rappelant les *Mois* de **Roucher**, qui mourut sur l'échafaud, nous nous contentons de citer encore

Malfilâtre

traducteur intelligent et fidèle qui publia

Narcisse ou l'île de Venus,

poème d'une vérité naïve de l'expression, et d'un style toujours simple en même temps que vif.

5. Epîtres, Satires, Contes.

En passant sur les auteurs de ce genre qui se sont rendus plus célèbres dans d'autres genres de la littérature, comme Voltaire, Gresset, Thomas, Ducis, A. Chénier, nous trouvons

De Bernis

qui dans une *Epître au duc de Nivernais* essaie à tracer les principes du goût. Voltaire l'a appelé, à cause de sa galanterie, babet ou la bouquetière.

Ses madrigaux ne valent pas grande chose.

Comme satirique il faut rappeler

Nicolas Joseph Laurent Gilbert

(1751 — 12. 11. 1780).

Il se distingue par une véhémence de pensée et de langage, qui pour atteindre à la force n'a besoin que de s'épurer d'aigreur, d'emphase et de mauvais goût.

Il dirigea contre Voltaire et l'Académie une satire intitulée

Le XVIII^{me} Siècle.

La poésie perdit en Gilbert, qui mourut dans un hôpital, épanchant ses dernières douleurs dans une ode fameuse, un talent doué d'une vigueur réelle.

Dictés du même esprit satirique sont les épigrammes de **Le Brun** et surtout de **J. B. Rousseau** et de **Piron**, qui formèrent un Etat dans l'Etat, une puissance d'esprit entre tant d'autres puissances matérielles.

Jean Pierre Claris de Florian

publia un recueil de *Fables*, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, et de tous les ouvrages de Fl.: celui que la postérité a admiré, et ira admirer de nouveau, le plus. —

Si François Augustin Paradis de Moncrif

(1687 — 19. 11. 1770)

n'avait jamais fait que ses chansons et ses romances, il eût été le premier dans son genre (Grimm).

Les élégies de **Parny** (6. 2. 1753 — 5. 12. 1814), sont un des plus agréables mouvements de poésie; il a ses faiblesses, ses pâleurs, mais aussi son charme et sa suavité.

Berquin et **A. Chenier** se sont distingués dans la pastorale, de même que dans le genre élégiaque.

6. Poésie fugitive.

Voltaire est, suivant le jugement de Géroze, incomparable dans la poésie fugitive.

Le temple du Goût (1733)

est un petit ouvrage mêlé de prose et de vers, charmant et sérieux badinage, où brille la fleur la plus délicate de l'esprit français et qu'on peut appeler la grâce du bon sens.

Dans les poésies fugitives de St. Lambert on ne trouve pas la verve et le mouvement de celles de Voltaire, mais elles ont de la grâce, du naturel, un tour d'esprit élégant et fin. — —

Tant est ce qu'on puisse en résumer.

Conclusion.

Ayant parcouru ainsi le vaste tableau de la littérature française au siècle de Voltaire, ou de la Philosophie, ou du Matérialisme, ayant rencontré presque partout l'activité, l'esprit ou l'influence de ce roi du Siècle, de Voltaire, qu'il me soit permis d'ajouter encore les dernières remarques de Pélissier sur la langue de Voltaire (P. la formation de la langue frç. p. 287).

Voltaire a mis et laissé dans tout ce qu'il a fait l'empreinte de son génie à la fois si personnel et si national. Il a dépouillé la langue française de son ampleur et de sa majesté pompeuse pour lui donner des allures plus naturelles, plus simples et plus faciles.

Entre ses innovations heureuses nous marquons ici : une vivacité, une variété de constructions, qui se plie à tous les caprices de l'imagination.

Être compris sans effort, voilà l'objet suprême de sa rhétorique ; mais séduit par le bon dessein V. mêle trop volontiers les genres les plus divers, les tons les plus discordants. En faisant rentrer tous les genres et tous les sujets dans son style, il perd en exactitude et en vigueur ce qu'il gagne en clarté ; sa langue correcte est facile à perdre le nerf et la physionomie de la langue de Pascal !
